

A L'ASSAUT

JOURNAL DE LA XII^e BRIGADE INTERNATIONALE

Numéro 19

28 avril 1937



Nos forces continuent leur avance sur le front de Madrid. L'ennemi a été démoralisé après les dernières opérations. La photo montre le moment où nos braves soldats tirent au mortier sur les positions fascistes de la Cité Universitaire.

Ayuntamiento de Madrid

La situation espagnole et les repercussions en Italie

Une nouvelle vague de terrorisme est entrain de s'abattre sur l'Italie. Les nouvelles qui nous parviennent concernent toutes les régions avec une violence et une méthode qui dénoncent un véritable plan d'action. Cela signifie que le danger, auquel on veut faire face avec le terrorisme policier représente partout les mêmes caractères de gravité.

On ne se trompe pas en affirmant que les événements d'Espagne et particulièrement le désastre de Guadalajara sont les causes principales du ferment qui se réveille dans le pays, et avec lequel le régime est aux prises. Naturellement les repercussions de la guerre civile espagnole s'ajoutent à d'autres causes particulières du ferment et du mouvement: la misère des masses travailleuses, l'augmentation du coût de la vie, l'insupportable pression fiscale sur les masses laborieuses, la désillusion de l'Ethiopie, se compare invraisemblablement à la hiérarchie et au gouvernement avec la mégalomanie de la politique officielle, avec l'aventure mussolinienne, avec les exorbitantes dépenses militaires, etc. Mais audessus de toute cause, domine la peur de la guerre, dont le spectre effroyable est un cauchemar pour les êtres. Tout le monde se rend compte que le régime va entrainer la nation et toute l'Europe vers une nouvelle conflagration.

Les événements d'Espagne sont mieux connus qu'on ne le croit. En plus de la Presse étrangère, dont les nouvelles, lues par peu de gens passent rapidement de bouche en bouche, c'est la radio qui les signale et propage dans un rayon très étendu, dans les villes et les campagnes, et en même temps démasque les mensonges grotesques des journaux asservis au Ministère de la Propagande. On n'exagère pas lorsque l'on dit que pratiquement toute l'Italie attend avec impatience les heures de transmissions barcelonaises et madrilènes pour les écouter avidement.

Mais au lieu de faire connaître les événements espagnols contribue aujourd'hui dans une mesure qui n'est pas méprisable, la Presse clandestine qui surtout dans les grandes villes du Nord circule largement et avec une rapidité surprenante grâce aux initiatives très variées et dans des formes diverses; par la Presse de bonne fortune, par des nouvelles dactylographiées qui informent et commentent les événements.

Ce sont aussi les nouvelles apportées par les "volontaires" qui reviennent d'Espagne ou qui écrivent les nouvelles qui passent de bouche en bouche assument les aspects les plus impressionnants et catastrophiques.

Les événements d'Espagne, connus de cette façon, donnent au peuple italien la connaissance de son opprression, de la honte des dangers qui le menacent, la conscience de leurs véritables intérêts qui les met dans un état d'antagonisme direct avec le régime.

Les effets pratiques se résument dans une situation qu'on pourrait définir comme pré-révolutionnaire, des couches toujours plus larges, qui jusqu'à maintenant étaient restées indifférentes et apathiques, s'intéressent aujourd'hui aux événements sur les-

quels ils n'est pas rare de les entendre discuter ouvertement dans les lieux publics. Comme il a été déjà dit, la Presse clandestine sous forme de petites brochures, feuilles volantes, affiches avec des inscriptions instructives, a reçu une impulsion extraordinaire de la part des antifascistes isolés, des organisations illégales existantes dans le pays.

On voit des agitations spontanées qui se manifestent et surgissent de-ci, de là dans les usines et également dans les campagnes, elles assument parfois un caractère nettement antifasciste et avec des formes très vives. La résistance aux enrôlements des "volontaires" devient chaque jour plus forte: personne ne veut plus aller se faire massacrer pour le prestige irrémédiablement ébranlé de Mussolini.

Le fait, du plus haut intérêt est précisément constitué par ces agitations, qui par leur spontanéité et par leur fréquence provient par le fait qu'elles sont formées par de éléments jeunes, nés sous un régime au plus haut degré. Une autre phase très intéressante de ces agitations est qu'elle s'étend et se développe aussi dans les campagnes du Nord, où elles sont aussi alimentées par des causes économiques.

A ce propos, dans quelques centres nous avons déjà signalé l'opposition énergique et active faite par les paysans, à l'emprunt immobilier, et maintenant il n'est pas sans intérêt de remarquer que le Ministère des Finances a été obligé de renvoyer le premier paiement des impôts qui devait s'effectuer le 18 avril, sans appliquer d'amendes pour le retard. Ceci est une confession de l'hostilité que l'emprunt forcé a rencontré. Les paysans dont les conditions sont déjà mauvaises, refusent de se ruiner complètement pour payer les dépenses excessives de l'empire.

Voilà la situation que nous devons avoir

présente pour comprendre la nouvelle vague de terreur à laquelle nous assistons. Les nouvelles des arrestations individuelles ou en masses se suivent les unes aux autres et l'intérieur des régions les plus variées et les différentes classes: ouvriers, paysans, intellectuels, professionnels, etc... Un grand nombre de personnes détenues pêle-mêle font parties des organisations fascistes et même du parti et de la milice.

Des arrestations ont été effectuées à Turin (il paraît une vingtaine de personnes), et dans les autres zones du Piémont comme les provinces de Novare et de Verceil. D'autres encore ont été opérées à Gênes et dans la Ligurie, à la suite d'agitations antifascistes, et aussi dans la Lunigiana. On a arrêté ces derniers jours à Milan, des ouvriers, des étudiants, et des professeurs, après que la police a découvert une grande diffusion de Presse antifasciste dans les usines. Des arrestations ont été faites dans les provinces de Pavie, de l'Emilie, de la Vénétie Julienne, à Florence et aussi dans les Pouilles et en Sicile.

Il paraît que le Gouvernement fasciste a perdu la tête, car c'est à Rome que l'opération terroriste est dirigée.

Que va-t-il se passer?

Naturellement il est inutile de faire des prévisions. Ce qui importe c'est que maintenant en Italie les eaux jusqu'ici stagnantes sont en mouvement et cela doit être su à l'étranger.

Ce qui intéresse c'est que l'action héroïque des combattants d'Espagne doit être appuyée par les masses travailleuses italiennes. L'essentiel est que l'œuvre des combattants d'Espagne et qui est celle des combattants d'Italie se soutiennent mutuellement d'une façon toujours plus énergique et se développent jusqu'à la victoire commune.

Un officier! Un homme! Un copain!

Combien la guerre a permis d'apprendre à connaître le caractère des hommes avec lesquels nous vivons et combien elle a permis de juger leur capacité. S'il est un de ces hommes qui m'ont le plus frappé; c'est le camarade Boursier, ce bon copain Emile qui assure actuellement la direction de notre bataillon.

Moi qui l'ai vu depuis le début, dans toutes les luttes journalières je puis dire qu'il a droit à mon admiration et à celle de tous les camarades.

Tous ceux qui comprennent ce qu'est le courage, l'abnégation, la discipline et toutes les conditions nécessaires au combattant, diront en parlant de Boursier; voilà l'homme qui incarne ces qualités.

L'article que je fais ici ne m'est pas imposé pour faire naître chez nous l'admiration devant les supérieurs, mais bien pour exprimer dans ce journal des sentiments personnels vis-à-vis de cet homme qui sera pour moi un souvenir, peut-être un exemple permanent.

Il est capitaine... oui!

Il commande le bataillon... oui!

Mais je l'ai vu, tirer sa mitrailleuse durant des kilomètres, alors qu'il était parmi nous comme simple trouffion.

Ah oui, l'on voit beaucoup de gradés, de bons, de capables; mais ce qui doit inciter le respect à tous: c'est que nous l'avons connu en novembre, devant Madrid, comme milicien. En décembre après sa belle attitude à la Cité Universitaire, comme sous-lieutenant commandant la mitraille. En janvier comme lieutenant à la reformation du bataillon, et a présent comme capitaine ayant la responsabilité de notre bataillon.

Ses galons, il les mérite, il les a gagnés au feu par sa bravoure et son courage.

Oui! Boursier est à mes yeux et aux yeux de tous: un officier, un homme, un copain.

Voilà pourquoi j'aspire à le rejoindre au plus tôt pour le seconder dans sa tâche.

PIERRE MARCHAL

Une Délégation de l'Internationale Ouvrière Socialiste et de la Fédération Internationale visite les Brigades Internationales

Une Délégation, composée par les camarades ADLER, Secrétaire de l'Internationale Ouvrière Socialiste; SCHEVENELS, Secrétaire de la Fédération Syndicale Internationale; Général DEUTSCH, un des leaders du Parti Socialiste Autrichien; le Commandant DELVIGNE, un des leaders du Parti Ouvrier Belge, ont visité Madrid et les fronts du Centre.

Les camarades DEUTSCH, DELVIGNE et NENNI ont échangé des impressions avec les camarades L. GALLO, FRANZ DAHLEM, F. BILLOUX sur les meilleurs moyens de renforcer l'action internationale de solidarité envers le peuple espagnol.

L'après-midi invités par les Brigades Internationales, les camarades ADLER et SCHEVENELS, avec les camarades DEUTSCH, DELVIGNE, NENNI, GALLO, FRANZ, BILLOUX ont visité une des Brigades.

Les camarades ADLER, SCHEVENELS et DEUTSCH, se sont adressés au volontaires réunis, leur apportant le salut des deux Internationales, ils ont exalté le travail des Brigades et la solidarité internationale envers le peuple espagnol.

Le Lieutenant Colonel DUMONT et le Commissaire politique RENAUD ont pris la parole au nom de la XIVème Brigade. Au nom des Brigades Internationales, le camarade GALLO, inspecteur des Brigades Internationales a échangé le salut, en faisant des vœux pour que l'exemple du Front Populaire réalisé dans les Brigades Internationales, entre les volontaires de différentes tendances politiques et de toutes les natio-

nalités, aide à forger dans tous les pays le Front Populaire contre le fascisme.

Après avoir pris congé des camarades ADLER, SCHEVENELS et DELVIGNE qui se sont vus dans l'obligation de partir, les camarades DEUTSCH, NENNI, GALLO, FRANZ et BILLOUX ont visité la XIème Brigade et une Division espagnole. Le Lieutenant Colonel HANS salua au nom de la Division le Général DEUTSCH. Celui-ci, aux noms des camarades ADLER et SCHEVENELS apporta le salut des deux Internationales. Dans son discours le camarade DEUTSCH affirme que l'exemple magnifique de la lutte et de la solidarité internationale en Espagne a de nouveau élever ses espérances dans la lutte pour l'écrasement total du fascisme dans tous les pays.

Après une allocution du camarade FRANZ sur la fusion intime qui s'est réalisée entre les meilleurs /ls du peuple espagnol et de tous les pays, le Commandant CASTRO, aux noms des camarades espagnols de la Division, a répondu en disant que tous, socialistes et communistes, républicains et antifascistes de toutes les tendances politiques, puissent réalisés dans leur pays respectifs l'Union. "Le peuple espagnol se souviendra toujours de l'aide magnifique apportée par tous les peuples des autres pays et il sera toujours à leurs côtés dans la lutte pour la liberté et l'indépendance des peuples."

Dans les différents toasts il a été exalté la République Espagnole, son Gouvernement et son Chef.

En faisant ma ronde

Minuit, l'heure qui m'a été prescrite pour effectuer une ronde, contrôle d'officier et visite d'ami aux sentinelles avancées.

La nuit est noire. Un brouillard humide empêche d'y voir à deux pas.

Il fait froid, très froid.

Les gars qui ne sont pas de service dorment. Ils ont creusés deux trous dans la terre pour se défendre un peu du gel. Tapisés et recouverts de branchages ces trous s'appellent "guitounes".

Soit!

Il y a des guitounes individuelles. D'autres sont collectives, selon l'humeur et le bon plaisir des habitants.

Le grand silence de la nuit préside.

Le secteur est boisé, couvert d'arbres et de taillis épais.

Terrain favorable, paraît-il, aux marocains d'en face.

Histoire de voir et de savoir... J'essaie d'approcher les sentinelles sans être vu ni entendu.

Chaussé de sandales, j'approche sans bruit, me coulant d'arbre en arbre, tout doucement, sans froisser une seule branche d'arbuste, et, vite, vite, je lance le "mot", car le copain auquel je rends visite, n'a pas l'air d'avoir grande envie de plaisanter. Avant de m'entendre dire à mi-voix le circonstentiel "qui vive" j'ai entendu le déclic d'un fusil qu'on arme. "Bon! Bon! Te fâche pas, sentinelle, je m'en vais!..."

Mais, qu'est ceci? Dans une guitoune collective des gens parlent. Tiens, ils ne dorment pas ces bougres là.

Ce n'est, peut être, pas très chic de surprendre leur conversation, mais, tant pis, je suis curieux de savoir ce qu'il y a de si important à discuter, dans une situation qui, vraiment, manque de chaleur et de confort.

J'approche.

Dans la guitoune une bougie est allumée, si habilement camouflée, que du "dehors", on ne voit rien. Des français et un belge disparaissent sous leurs couvertures.

J'écoute et entends: "Doré a point et puis bien tendre" et "rien que du vieux vin bouché, le champagne après" et encore "une de ces vieilles salades, de la mayonnaise en "pagaie", le camembert un peu fait et du café donc, mais, alors, du café bien fort et de la fine, tu sais de la "Trois étoiles"..."

J'ai jugé bon de ne pas briser le charme.

Ils parlaient, les gaillards, d'un gueuleton qu'on ferait après, quand ça sera fini.

Sans me faire voir ni entendre des futurs banquetteurs, j'ai continué ma ronde, regrettant de ne pouvoir fumer la cigarette de l'allégresse, et, riant seul dans la nuit, pas si favorable que ça, aux marocains d'en face.

Avec ces sentinelles hargneuses et vigilantes, avec ces soldats stoïques, braves et joyeux, l'acier de mon pistolet, m'a semblé moins froid à la main.

JEAN MAIRY



De gauche à droite: Adler, Nenni, Dumont, Deutsch, Gallo, Schevenels, Franz, Renaud, Delvigne et Krieger.

Lettre d'un témoin sur les incidents de Clichy

MON PETIT NO

Je reçois ce jour ta lettre du 18 et tes cartes. Je préfère que tu m'écrives toutes les semaines, seulement quelques lignes si tu ne peux davantage pour me rassurer. Je comprends et éprouve les mêmes sentiments que toi, tu sais bien que chaque fois que tu as formé un projet raisonnable et juste j'étais de tout coeur avec toi, en souhaitant de toutes les forces de mon âme que tombe bien vite et à tout jamais le fascisme assassin d'Espagne.

"Ce soir" (nouveau journal du soir indépendant), ainsi que Radio P. T. T. donnent d'excellentes nouvelles du front. Tous mes camarades front populaire sont très heureux et confiants comme toi. Puisque Mussolini refuse de retirer ses "macaronis" d'Espagne, je souhaite qu'ils se battent aussi mal, jusqu'à leur défaite complète, qui sera prochaine.

Tu me demandes sur tes cartes des nouvelles sur la nuit du 16 mars.

J'étais souffrance et à la maison depuis la veille. Laroque devait venir ce soir là, tenir une réunion au cinéma de l'Olympia, à 9 heures, tussais à côté de la mairie, presque porte à porte. Depuis plusieurs jours le Maire téléphonait et confirmait par lettres, pour réclamer l'interdiction de cette réunion prévoyant une bagarre. Max Dormoy avait refusé croyant les gardes mobiles assez forts pour empêcher tout contact.

Depuis six heures la foule occupait déjà la rue de l'Union, côté droit, sous les fenêtres de la mairie, et la place. Les gardes mobiles, sur une dizaine de rangs, devant la foule, protégeaient l'arrivée rue de l'Union et rue Dagobert.

A 9 heures moins le quart des autos particulières noires commencent à arriver rue de l'Union, tu juges l'émoi de la foule qui, malgré les exhortations au sang froid du maire, parlant à une fenêtre du rez-de-chaussée de la mairie rue de l'Union, s'est mise à crier: "Laroque en prison", "dissolution des ligues", et à chanter "l'Internationale", en essayant d'écarter les gardes pour passer refouler les fascistes. Alors à ce moment, les gardes ont fait volte-face d'un éclair, et ont tapé à tour de bras sur la foule (et cela avec la crosse de leur mousqueton). J'étais à la fenêtre et hors de moi devant cette brutalité j'ai été me réfugier chez nos voisins.

Ensuite la foule s'est précipitée dans la mairie. Les gardes se cachaient derrière leurs cars, rue de l'Union et de là, dès qu'ils voyaient des hommes revenir vers le cinéma, ils tiraient sur eux, lâchement, à l'abri derrière leurs cars.

La foule, avait avec des barres de fer enlevées des fenêtres ou des parterres devant la mairie, et des pavés des rues, fait des barricades sur le boulevard. On transporta des blessés à la mairie.

Le maire téléphonait sans cesse de faire évacuer le cinéma, afin de calmer la foule. A 10 heures l'ordre a été donné enfin, et Laroque est parti sans bruit, protégé par les mobiles. A ce moment arrivent une dizaine de cars d'agents. Des responsables vont au devant, ainsi que le député de Clichy, un chef de la police sort d'un car et

lève les bras. Tu juges de la joie de toute la foule. "La police avec nous". On embrassait les agents.

Quand ils ont vu réunis tous les ouvriers autour d'eux le temps d'un éclair, avec leurs matraques, ils assomaient tout autour d'eux.

Voyant ces traitres la foule les a bombardés avec des cailloux et autres objets à portée de la main. Les agents se cachaient sous leurs cars. Soudain un coup de revolver, cela a été leur signal, ils tiraient sur la foule de tous côtés. J'étais épouvantée et terrifiée.

Les hommes se ruaient vers la mairie. Même les portes fermées, les agents continuaient à tirer à l'intérieur sur les ouvriers, il y a eu un mort et des blessés à ce moment.

J'ai vu un agent assommer à coups de matraque un homme déjà blessé, et cela sur la dernière marche de la mairie, alors qu'il allait rentrer se réfugier à la mairie.

Max-Dormoy arrivé à 10 h. 30 a donné l'ordre aux mobiles et agents d'évacuer Clichy, son ordre n'a été exécuté que 2 heures après.

Quand des ouvriers sortaient de la mairie, des coups de feu partaient de la rue de l'Union et du boulevard, devant chez Sigrand où étaient les quinze cars d'agents.

Il y a eu cinq ouvriers tués et deux cents blessés, dont quelques femmes. Tu juges de notre indignation et de notre colère à nous tous prolétaires.

Le surlendemain la C. G. T. nous a ordonné la grève générale d'une demijournée pour protester contre cette lutte fra-

tricide et pour la dissolution des ligues. La grève a été parfaitement observée à Paris et en banlieue. Des organisations venaient de très loin, défiler devant la mairie, pavillon rouge en berne.

Des souscriptions ont été faites par la Ville et beaucoup de journaux pour les familles et les blessés qui ont bien rapporté.

Le chef de Cabinet du Président du Conseil venu sur les lieux a été blessé d'une balle, ainsi que le député et le maire de Clichy. Maurice Thorez est venu aussi. Sa venue a fait une impression énorme. Il est allé à Beaujon et à Bichat visiter les blessés.

Dimanche ont eu lieu les funérailles grandioses et émouvantes, les corps étaient exposés à C. G. T. depuis le matin. Un million de travailleurs ont suivi les obsèques avec leurs drapeaux et insignes. Des dizaines de mille personnes faisaient la haie, émues et indignées de ces meurtres.

Le Sénat s'est réuni avant hier. La dissolution des ligues ou plutôt l'ordre du jour, est adoptée par 362 voix contre 215. Cela a duré jusque 6 h. du matin. Cette fois ils n'y couperont pas.

Je t'assure que le 16 au soir, nos voisins et moi, nous avions cru que la guerre civile commençait et nous avions bien peur.

Pourvu que nous ne revoyons jamais cela. La population de Clichy et les camarades qui nous ont défendu ce soir là ont montré que nous ne nous laissons pas asservir par les factieux.

Je vais aller à la C. G. T., comme tu me l'indiques pour recueillir une fillette espagnole.

Ecris moi et continue à avoir bon moral et santé. Courage mon cheri. Je vis avec toi continuellement par la pensée.

VONETTE



Fête du Franco-Belge-Espagnol.

Deux lettres-Deux mondes

Deux ouvriers étaient venus en Espagne, l'un d'Italie l'autre de France. Chacun avait laissé dans son pays sa famille. L'un avait quitté son travail pour venir combattre avec le peuple espagnol, l'autre avait quitté son pays pour trouver du travail en... Afrique. L'un voulait venir en Espagne, l'autre ne le voulait pas, Mussolini le voulait pour lui.

Les deux ouvriers sont tombés; avant sa mort, chacun avait reçu une lettre de sa famille, le soldat italien de sa femme, le soldat français de sa mère.

Voici les deux lettres, celle que nous avons trouvée sur le soldat italien abandonné mort sur le champ de bataille, et celle que nous avait donné notre camarade Joubert avant de tomber face au fascisme:

Mon cher mari,

J'ai reçu ta lettre tant aimée et attendue. Je vois que tu vas bien et je peux dire la même chose de moi et de toute la famille.

Cher mari, tu me dis que tu dois partir; fais-moi savoir pour où vous devez partir; tu nous dis que, si c'est pour l'Espagne, tu ne veux pas partir. Tu me dis que toutes les nations sont d'accord; pourquoi alors on ne vous envoie pas en Afrique?

Fais-moi savoir si vos commandants, vos lieutenants et vos colonels d'Agrigenti doivent partir avec vous autres ou s'ils restent ici. Tu me dis qu'on t'a déjà habillé. Moi, je savais tout ça avant que tu ne me le dise. Mon cher mari, que vous étiez innocents vous tous qui vous avez signé de partir dans vos uniformes munis de vos décorations! Ah, mon cher mari, nous tous nous te l'avons dit, mais tu ne voulais pas écouter nos paroles, même pas celles de ta mère.

Maintenant écoute-moi: tous ceux qui sont partis d'Agrigenti pour Palerme ne voulaient pas signer. Je le sais par les gens qui me l'ont raconté. La femme de l'électricien me le disait, et vous avez été trompés dans vos idées fixes.

Assez! Moi et ta mère nous te recom-

mandons au Grand Seigneur. Nous avons allumé la lampe éternelle pour que vous rentriez sains et saufs, toi et tous les pauvres qui sont partis.

Ta femme Neatra Colosera.

Adieu, Adieu, et réponds-moi!

★

Cher fils,

J'ai reçu ta carte et ta lettre. J'allais te répondre quand j'ai reçu ta carte. Je suis heureuse de savoir que tu es en bonne santé, car il avait passé le bruit que tu étais mort. J'étais peinée d'un côté, mais j'étais rassurée de l'autre, car si cela avait été, je sais que tu serais mort bravement pour la cause des malheureux travailleurs.

Je ne peux rien te dire de plus que d'être honnête et brave jusqu'à la mort. J'aurais préféré que tu passes une vie paisible et heureuse, mais puisqu'il le faut sois courageux comme tu l'as été jusqu'à présent et les mauvais seront punis.

Je te laisse dans l'espoir que ma lettre te trouveras en bonne santé.

Ta mère qui t'aime de toute la force de son cœur.

EMMA JOUBERT

Deux lettres, deux morts, deux mondes!

Le soldat italien est tombé pour... il ne le savait pas pourquoi. Il n'avait rien à défendre ici, sur le sol d'Espagne. Comme le bétail, lui et ses camarades avaient été chargés sur un bateau pour être déchargés sur un champ de bataille. Lors qu'il tomba, sa femme ne savait même pas où il était. Trahi, abandonné, trompé, il est mort, un soldat inconnu du crime honteux du fascisme.

Notre camarade Joubert a su pourquoi il a donné sa vie. Lui, il avait une grande cause à défendre, cette cause qui est celle de millions d'hommes à travers le monde entier. Sa famille, ses amis et ses camarades étaient fiers de le savoir parmi les combattants républicains en Espagne, et, dans leur douleur encore, ils sont fiers de ce sacrifice courageux et conscient. Aimé, regretté et admiré par des millions d'hommes, il est tombé, un soldat inconnu de la liberté et du progrès humain.

Nous savons pourquoi nous nous battons, et eux, ils ne le savent pas!

Voilà, camarades, la source de notre force invincible et de leur faiblesse mortelle! Et voilà ce qui nous a permis de les battre et ce qui nous donne la certitude d'autres victoires plus décisives jusqu'au triomphe complet.

(Extrait du journal "Pasaremos", de la XIème Brigade.)



Le capitaine Boursier, Commissaire politique Manian, capitaine Paco, a la confection de la tente.

Declarations du Général Miaja

Hier à midi le général Miaja, président de la Junta de Défense de Madrid, a dit aux journalistes:

"Les rebelles qui sont à la Cité Universitaire sont absolument cercles par nos forces. Nos troupes ont détruit tous les ponts qu'ils ont construit pour traverser la rivière. Maintenant ils essaient de construire des espèces de puits, à côté de la rivière, pour avoir de l'eau, mais celle-ci est mauvaise et les effect ne se feront pas attendre.

Les fascistes lancent leurs obus sur Madrid pour se venger de la mauvaise situation de leurs forces, croyant démoraliser ainsi la population civile et l'esprit de nos combattants. C'est une grande erreur. Nos soldats, qui ont résisté une et mille fois, attendent l'effet du temps sur les 3.500 fascistes qui se trouvent à la Cité Universitaire.

Les rebelles ont tenté de faire un coup de main au Barrio de Usera. Les soldats de la République repoussèrent l'attaque et on pris à l'ennemi la tranchée d'où ils étaient sortis. Nos combattants ont pris aussi quelques maisons occupées par les fascistes.

Nos soldats sont très près de Toledo; dans certains lieux à 3 kilomètres de la ville, mais ce qui nous intéresse maintenant c'est d'effectuer l'opération comme jusqu'ici et non de prendre Toledo."

Il montre son indignation pour les criminels bombardements de l'artillerie factieuse.

Nous nous facilit les recommandations à la population civile pour annihiler le péril des passants par la vile agression de l'artillerie factieuse sur d'innocentes femmes et enfants.

AN DEN FUEHRER IM GEFAENGNIS

Von Gustav Regler, 12 Brigade intern.

Lange haben wir nicht mehr davon gesprochen wo wir ihn zum letzten Mal sahen; die Erinnerung war zu schmerzlich und die Wut kochte in uns. Aber als wir im Herbst in Madrid zusammentrafen, drei Genossen der gleichen Zelle, hatten wir alle

Das Bataillon Thaelmann hat seitdem seine Pflicht getan, Tag und Nacht in Wind und Wetter. Unter seinem Banner hat es Trihueque genommen und dicht neben ihm lag das deutsche Bruderregiment des gleichen Namens, am rechten Fluegel der Schlacht lag die Batterie Thaelmann. Sie stuermt zusammen, sie schlugen zusam-



Un moment de repos des camarades de l'Intendance de la 12^{ème} Brigade.

den gleichen Gedanken: "Wir wollen das Bataillon des funften Regiments besuchen, das seinen Namen traegt". Und da draussen vor den Soldaten der Freiheit, vor dem wunderbaren Dorfarzt, der Kommandant des Bataillons geworden war, erzählten wir von unserem Ernest Thaelmann, erzählten, wie unsere kleine Zelle im Schritt der hunderttausend Berliner Arbeiter an ihm und dem ZK, in dem auch John Scheer der unvergessliche stand, vorbeigezogen war und ihn gruesste, der auf der Tribüne stand, Deutschlands bester Arbeiter und truester Sohn der Revolution.

Wir schuettelten die Haende der spanischen Genossen, wir dankten ihnen und erklärten ihnen, welche Kraft von diesem Mann auch in jenem Januar ausging, eh der faschistische Terror ueber unser Vaterland niederbrach. Wir erzählten ihnen, dass er ungebrochen in seinem Kerker geblieben ist, dass er trotz Foltern und geistigen Misshandlungen das Kraftzentrum bleibt. Wir sagten ihnen, wie er wenige Monate vor seiner Gefangenschaft heimlich nach Paris geflogen war, um die Arbeiter der Kommunestadt zu gruessen und wahre Friedensarbeit zu leisten. Wie er die Saargenossen aus seinem Gefaengnis gruesste und wie er mit Dimitroff das Vorbild heldenhaften Widerstandes gegen den Faschismus geworden ist. "Er weiss auch von euch", sagten wir den Genossen in der Madrider Kaserne. "Ihr haltet mit allen Proleten der Welt die Wache um seine Haft. Ihr geht jetzt zum Sturm vor gegen sein Gefaengnis, und ihr sollt immer daran denken, dass jeder eurer Sturmschritte ein Stoss gegen die Mauern ist, hinter denen sie ihn vergraben haben."

men den Feind, und wir wissen, was ihr Galvehnis ist and diesem Ehrentag Thaelmanns, dem vierten, den er hinter Gittern verbringen muss: "Genossen Moabit, du hast uns die Einheit der Arbeiter gepredigt. Sie ist in den Graeben von Mahajadonda und Jarama geschmiedet worden

und keine Provokation kann sie mehr auseinanderreiben. Genosse in Moabit, du hast und die Liebe zu unserem Vaterland gelehrt. Unsere Bataillone fuehlen sie heiss, wenn sie Spaniens Unabhaengigkeit gegen die Einbrecher verteidigen helfen, denn vom freier Madrid geht der Weg zur Befreiung Berlins. Genosse in Moabit, du hast uns den wahren Internationalismus gelehrt und uns gesagt, dass die Genosse der Voelker nicht die Landesgrenzen, sondern die Klassengrenzen-Grenzen zwischem den Ausbeutern und den Werktaetigen. Die Bataillone des Volksheers und ihre internationalen Bruder haben deine Lehre verstanden. Sie liegen an den Grenzen der Entscheidung, in den Graeben des spanischen Freiheitskrieges, und sie werden den Kampf in Deinem Geist zu Ende fuehren. Rotfront, Genosse Ernst Thaelmann.

Donnez votre adresse exacte

De nombreux camarades se plaignent de ne pas recevoir des lettres. Il faut que tous les camarades comprennent bien qu'une des premières conditions pour que les lettres arrivent, c'est de mettre l'adresse exacte.

J'ai réclamé il y a quelques jours au service central du Courrier des lettres en souffrance de beaucoup de camarades; et, à la suite de cette réclamation, certains d'entre eux ont reçu jusqu'à 10 lettres, et nous avons constaté que toutes étaient avec adresse incomplète. Une grande amélioration a été faite dans le service du Courrier, tant au service central qu'aux Bataillon. Mais il faut que les camarades de leur côté aident au bon fonctionnement du service du Courrier en donnant à leurs parents l'adresse exacte de leur unité.

Réclamez l'adresse à votre fourrier.

Le Vaguemestre du Bataillon,
VITTORI

LA VIE A L'INTENDANCE

Parfois, lorsqu'un gars de notre Bataillon fait allusion à notre service d'intendance, il sousestime la nécessité et l'importance de ce service. Pourtant ceux qui se trouvent soit à la cuisine, soit à l'intendance, sont moins soumis aux balles de l'ennemi; ils n'en sont pas moins soumis à des différents dangers. De plus plusieurs d'entre eux, pour ne pas dire tous, sont astreint à un travail très dur. Si l'un de vous a pu passer, une journée, dans l'un de ces services, il aurait pu constater que parmi ces gars de l'arrière il existe une activité incessante pour permettre le bien être, et soutenir le moral des camarades en lignes. A quoi, direz-vous, se borne cette activité? Toujours vers deux heures du matin pour assurer un café chaud, dans les lignes ils devront aussi assurer les repas de midi et du soir, ensuite nettoyer, astiquer le matériel, afin que la troupe trouve le maximum de propreté, d'hygiène dans les repas.

D'autres pourvoient au ravitaillement en vivres ou en vêtements; ils seront debout, jour et nuit, pour permettre aux copins d'avoir suffisamment à manger et pouvoir changer de linge en temps utile.

Cette activité exige des hommes de l'in-

tendance un effort constant et une résistance physique extrême. Pour eux point de repos, toujours au boulot.

Ces services sont nécessaires et chacun se dépense, avec les possibilités réduites de ne laisser manquer de rien aux camarades qui, comme eux, sont venus volontairement combattre pour la liberté en Espagne. Chacun doit connaître l'effort réalisé en ce sens, que l'on se souvienne que lors de la première attaque du Bataillon au fort de Los Angeles, personne n'avait pensé, tant l'esprit de la lutte était élevé, qu'il était nécessaire de manger pour continuer à combattre. Ce fut seulement après quelques jours de front que s'organisa le service de ravitaillement. Chacun y apportet son aide et, malgré des difficultés inouïes, en plein combat l'intendance naquit, après quelques hésitations et, grâce à l'expérience acquise, forme à présent un service minutieusement organisé. Les camarades de l'intendance aident ceux du front dans la lutte victorieuse contre l'ennemi commun; car eux aussi sont venus volontairement en Espagne pour former la barricade aux envahisseurs et repousser le fascisme, tortionnaire du peuple d'Espagne et du monde.

GODEFROID

NOS CAMARADES

Avec tous les Bataillons de notre glorieuse Brigade, le Bataillon Dombrowski est fier d'être une des meilleures unités de l'Armée populaire espagnole.

Comme c'est la première fois que l'on parle dans ce journal, de notre Bataillon Dombrowski, je vais citer quelques exemples qui montrent la combativité et l'esprit antifasciste de nos camarades.

C'était le 18 mars. Avec toute la Brigade, notre Bataillon se trouvait au front de Brihuega. Nous savions qu'en face de nous, nous avions une troupe "régulière" italienne, bien armée et bien plus nombreuse que nous. Lorsque l'ordre de l'attaque fut donné, nos camarades se lancent à l'assaut sur les positions des fascistes, sous le feu nourri des mitrailleuses, abritées derrière des parapets.

Tous nos camarades connaissent les péripéties de cette lutte dans laquelle l'élan de combativité des vaillants soldats de la République ont obligé l'ennemi à fuir, dans une honteuse débandade.

Je veux citer seulement un exemple qui caractérise la moral de nos camarades.

Pendant la fuite de l'ennemi, un groupe de camarades a remarqué quelques soldats fascistes. Ils se sont approchés, fusil en main, mais les fascistes ont fait des gestes amicaux en criant "camarade". Un de nos camarades se trouve avec deux soldats qu'il croyait être des notres, veut leur parler. A ce moment, l'un lui attrape son fusil, pendant que l'autre lui met la main sur son revolver. D'un coup il voit que ce sont des fascistes qui sont avec lui, il garde tout son sang-froid, lache son fusil, assume l'un des fascistes d'un vigoureux coup de poing, et, aussitôt, commence la lutte avec l'autre dans un violent corps à corps.

Le résultat fut: l'un des fascistes tué et l'autre, en piteux état, fait prisonnier.

Un autre exemple, plus récent, s'est passé à notre front actuel.

Un des secteurs que nous avions occupé se trouve à 50 ou 100 mètres de distance des tranchées fascistes; la zone dangereuse, était constamment sous le feu des mitrailleuses fascistes. Depuis quelques jours, déjà, qu'on occupait ces tranchées il n'y a pas eu ordre d'attaquer. Les camarades s'embêtaient; les crépitements des mitrailleuses ont "énervé" un camarade, selon ses propres paroles. Brusquement il sort de la tranchée, grenades en mains, sous le feu d'une mitrailleuse; il parvient jusqu'à la tranchée de l'ennemi, ou il oblige la mitrailleuse de se taire en jetant sur elle ses grenades. Satisfait, il retourne à sa tranchée avec ses mots: "Maintenant nous allons être tranquille, et ne plus être ennuyé par cette mitrailleuse."

★

Voilà deux exemples de combativité de nos camarades. Le Bataillon est digne de l'héroïque 12ème Brigade et porte avec honneur et fierté le nom de "Dombrowski", combattant de l'indépendance de la Pologne, le héros de la Commune de Paris.

NASI ZOLNIERZE

Wraz z wszystkimi bataljonami naszej sławnej 12-ej Brygady, Bataljon im. J. Dąbrowskiego należy do najlepszych jednostek Ludowej Armii Hiszpanji.

Ponieważ to poraz pierwszy ukazuje się w organie naszej Brygady artykuł o naszym bataljonie, chciałbym podać towarzyszym pare przykładów świadczących o bojowości i duchu antyfaszystowskim naszych żołnierzy.

Było to 18-go marca. Wraz z całą Brygadą bataljon nasz znajdował się na froncie Guadalajara, w pobliżu Brihuega. Wiedzieliśmy doskonale że mamy naprzeciw siebie regularną armję włoską, świetnie uzbrojoną i dużo liczniejszą od sił republikanckich. Mimo to, gdy przyszedł rozkaz ataku, nasi towarzysze bez najmniejszego wahania rzucili się na faszystowskie pozycje, posuwając się naprzód pod gestym ogniem karabinów maszynowych, ukrytych za parapetami.

Wszyscy towarzysze znają już dobrze przebieg tej walki, w której entuzjazm i bojowość żołnierzy republikanckich zmusiła wroga do haniebnej ucieczki. Chce tylko podać charakterystyczny przykład bojowości naszych towarzyszy.

Podczas ucieczki nieprzyjaciela grupa naszych towarzyszy zauważyła zdaleka kilku żołnierzy. Z karabinem w ręku zbliżyli się do tych żołnierzy, ale ci ostatecznie poczęli wołać "Camarada!", dając przytem przyjazne znaki. Jeden z naszych towarzyszy dochodzi do 2 żołnierzy, przekonany, że to nasi. Nagle jeden z nich, chwytając za lufę jego karabinu, drugi zaś kładzie rękę na futerał jego rewolweru. W ciągu jednej sekundy zrozumiał nasz towarzysz, że to faszysty. Nie stracił jednak zimnej krwi lecz, puszczać karabin uderzeniem pięści wali na ziemię jednego z faszystów i rozpoczyna borykac się z drugim. W rezultacie, jeden faszysta zabity, drugi zaś ranny i wzięty do niewoli.

O oto inny przykład.

Na jednym z odcinków naszego obecnego frontu, okopy faszystowskie znajdują się w odległości 50 do 100 metrów od naszych. Przedpole jest ostrzeliwane ogniem faszystowskich karabinów maszynowych. Nie mając rozkazu ataku, nasi towarzysze nudzili się. Ciągły turkot faszystowskiego karabinu maszynowego "zdenerwował" pewnego naszego towarzysza (według jego własnego wyrażenia), który wyskoczył z okopu i pod zaciętkim ogniem karabinu maszynowego dotarł do okopów nieprzyjaciela i — rzucając granaty — zmusił do zamilknienia karabin maszynowy. Zadowolony, wraca do naszych okopów ze słowami: "Teraz będziemy mieli spokój, karabin maszynowy już nie będzie grał!"

Oto dwa przykłady bojowości naszych towarzyszy. Nie są one rzadkie. Nasz bataljon jest godny swej bohaterskiej 12-ej Brygady i godnie też nosi imię Jarosława Dąbrowskiego, bojownika o niepodległość Polski i bohatera Komuny Paryskiej.

Nouvelles militaires

SECTEUR DU CENTRE.—Les fascistes ont canonné de nouveau la population civile de Madrid. Comme dans les journées précédentes, plusieurs évadits se sont présentés dans nos lignes.

FRONT DE TERUEL.—Les troupes républicaines ont consolidé les importantes positions dernièrement prises.

Notre aviation a bombardé les positions ennemies de Campillo. Quelques soldats, avec armement, se sont présentés à nos troupes.

ARMÉE DE L'EST.—Intense coup de fusils et mitrailleuse à l'avant garde dans les fronts de Huesca, Tardienta et Alcubierre, et duel d'artillerie.

ARMÉE DU NORD.—**Front de Euzkadi:** Les positions ennemies du front de Elorrio ont été démolies par notre artillerie. Nos soldats ont pris une grande quantité de munitions et de grenades abandonnées après la grande attaque que nos soldats ont repoussée si brillamment.

FRONT D'ASTURIES.—Grand duel d'artillerie, les positions factieuses d'Andarrón et Monte Otero. Six soldats, avec leur armement, un caporal et un sergent de Régulares se sont présentés dans nos lignes.

SECTEUR SUD TAJE.—Nos troupes ont attaqué le village de Azucaica près de Tolède. L'ennemi a eu grandes pertes. Nous avons fait quelques prisonniers, qui d'ailleurs n'opposèrent aucune résistance.

ARMÉE DU SUD.—**Front de Cordou:** Deux attaques de l'ennemi ont été repoussées par nos soldats sur nos positions situées sur la route de Villaharta. Les fascistes ont été, dans une contre-attaque, obligés de se replier au delà de leur dernière positions.

FRONT D'ALMERIA.—Avec une audace coup de main, notre armée a occupé les mines de Lújar. Les ennemis ont eu grandes pertes.

★

CENTRE.—Notre aviation bombarde la gare de Talavera et un train qui partait vers Torrijos, qui fut, en grande partie, détruit.

ARAGON.—Notre aviation bombarde les positions ennemies de Quinto, Belchite, El Boalico, mont Calvario et Saragosse. La chasse ennemi a tenté de poursuivre nos avions, nos mitrailleuses les obligèrent à abandonner le combat.

NORD.—Les avions factieux ont bombardé sur Bilbao et d'autres villages. Nos appareils de chasse ont descendus trois avions fascistes, l'un d'eux tomba dans la mer.

★

BILBAO.—Un groupe de nos soldats, appartenant à la Brigade d'Investigation, ont fait une incursion dans le territoire ennemi pour détruire un pont situé sur la ligne Zaragoza, Caminreal, Valence.

Un train qui devait passer le pont et qui portait du matériel de guerre aux factieux de Teruel, fut complètement détruit.

Souvenirs sur Ernst Thaelmann Un hôpital modèle

C'était vers la mi-mars 1932. J'allais, comme d'habitude, tous les matins, faire pointer ma carte de chômage à Neustadt, le quartier ouvrier bien connu du centre de Hambourg. Les rues offraient un aspect bariolé, partout, des drapeaux, des banderoles, des affiches: nous étions à la veille de l'élection du président du Reich. Près du lieu de pointage, stationnaient, comme toujours, un grand nombre de chômeurs.

Tout à coup, un mouvement se produisit dans la foule; un ouvrier s'écria: "Regardez là-bas; voilà Teddy!". Accompagné de deux militants, Thaelmann avançait lentement dans la rue, en lisant les mots d'ordre peints sur les murs, les affiches et les banderoles, je renonçai à aller pointer et suivis Thaelmann. Bientôt, il se trouva ainsi accompagné par une centaine d'ouvriers. Tout le long du chemin, on entendait des cris de "Rot Front!" Les fenêtres s'ouvraient à son passage, les balcons se remplissaient de monde.

Encore à présent, cette journée reste vivante dans mon souvenir. Les innombrables affiches et banderoles, les mots parfois mal tracés par des mains ouvrières qui n'avaient jamais manié le pinceau. "Teddy regarde nos inscriptions." Notre Teddy, qui, il y a quelques années encore, allait à l'usine ici même, à Hambourg, en salopette, les outils à l'épaule; Teddy, le candidat des ouvriers à la présidence du Reich.

Une année plus tard, à peu près à la même époque, Thaelmann a été arrêté par les nazis. Pour la cinquième fois, Thaelmann passe son anniversaire—le 16 avril—derrière les murs de la prison de Moabit. Mais les ouvriers demeurent liés à Thaelmann; leur attachement pour lui s'est manifesté d'une façon spontanée et violente dans ces journées de mars. Leur affection ne s'est jamais démentie. Elle s'exprime maintenant, il est vrai, d'une façon différente, en rapport avec la situation nouvelle; mais on ne saurait l'extirper. Elle se traduit par les dizaines de milliers de lettres qui se fraient un chemin à travers les murs de la prison, elle vit dans le cœur des fils persécutés de l'Allemagne, dans les cachots et dans les camps de concentration; elle vit dans les actes d'héroïsme accomplis par les combattants illégaux de la liberté.

Je me souviens comment des employées de l'Assistance publique, ces pauvres parmi les pauvres, me disaient avec joie le 6 mars 1936: "Martha, as-tu écouté hier Radio-Moscou? On a parlé de Teddy!" Oui cette émission de Radio-Moscou du 5 mars 1936 fut un grand événement. A mes oreilles sonnent encore les paroles d'Ernst Busch: "Attention! Attention! Prenez du papier et un crayon. Je vous dirai deux fois, lentement et distinctement, le "Chant de Thaelmann" de Weinert; puis, je vous le chanterai. Dans chaque intérieur, dans chaque entreprise, dans chaque lieu de pointage, il faut chanter ou fredonner ce chant. Attention, attention! Ecrivez..."

On supportait plus facilement les souffrances, lorsqu'on pensait à Thaelmann, à la dureté de son sort, à sa conduite héroïque et exemplaire; on devenait plus fort lors des interrogatoires, on résistait mieux aux

tortures. Ce n'est pas seulement par ma propre expérience et pour l'avoir entendu dire à Edgar que je le sais. De nombreux prisonniers politiques, libérés de leurs cellules après des mois de tortures, me disaient: "Regarde, Martha, comme ils nous ont battus et torturés. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas supporter autant de tortures que Teddy? Lui, ils le battent aussi, pourtant!"

Longtemps déjà avant l'anniversaire de Thaelmann, on se dit l'un à l'autre dans les quartiers ouvriers: "Il ne faut pas oublier d'écrire à Moabit. Le 16 avril, c'est l'anniversaire de Teddy. Il ne faut pas l'oublier". Et des tracts et des papillons surgissaient.

On en parlait même en apportant du linge en prison. C'étaient souvent les hommes emprisonnés qui rappelaient à leur femme qu'il fallait envoyer une carte à Thaelmann à l'occasion de son anniversaire: "Surtout, écrivez une carte à Moabit!" Je me souviens combien hagard lors des rares visites que je pouvais lui rendre en prison, tenait à ce que je n'oublie pas la date du 16 avril: "Songe surtout à la carte d'anniversaire pour le "vieux"!"

Et, songez-y tous! Notre Edgar Andrée est mort, exécuté par les nazis. Mais Thaelmann vit en prison. Il s'agit de le sauver. Songez-y toujours!

MARTA BERG-ANDREE

NOUS DEVONS GAGNER ERNST THAELMANN, COMME UNE VICTOIRE.

TRES DE NOS MEILLEURS CAMARADES BLESSÉS



Le capitaine Marchal et nos deux camarades, lieutenant Béline et Dubois.

Dans la lutte révolutionnaire, que nous menons ici en Espagne nous nous trouvons souvent, malgré nous, dans certains endroits qui varient selon les événements.

Un de ces endroits peu recherchés: c'est l'hôpital.

En effet, malgré que l'on y trouve un bon lit, etc., il vaut mieux, tout compte fait, ne pas devoir y aller (et ce pour de multiples raisons).

Pourtant si une ballade préfère votre buffet au terrain qui vous entoure, vous voilà bien forcé de faire un petit séjour à l'hôpital; et voilà pourquoi nous nous trouvons ici installés dans une charmante villa aménagée à cet effet.

Tous nous savons que les hôpitaux réservés à nos camarades des Brigades, sont souvent des exemples d'organisation; mais ce que j'ai vu de mieux jusqu'à présent, c'est celui de L... Ceux qui ont pu y séjourner et qui ont pu apprécier le bien-être et le confort que l'on y trouve reconnaîtront que cet établissement est certes un des mieux organisés.

Pourtant s'il est une chose qui demande des efforts de travail et d'abnégation constants c'est bien l'organisation d'un hôpital.

Ainsi il suffit de voir notre médecin-chef, le camarade Pépé, et le camarade Lorenzo, commissaire politique, pour s'apercevoir que tout leur temps est sacrifié au bien-être de nos copains blessés.

Pépé et Lorenzo avec leur éternel sourire sont d'ailleurs les hommes qu'il faut pour ce travail. Disons de suite qu'ils sont bien entourés par une équipe d'infirmières unique en Espagne. Mais l'hôpital possède comme partout son phénomène; un type unique, c'est André; un brave copain français qui tout en criant toute la journée qu'il en a "marre!" abat un boulot extraordinaire.

Il serait trop long de décrire le travail exécuté par tout cet autre personnel qui l'on peut dire travaille dans l'ombre; je veux dire les chauffeurs, les cuisinières et tant d'autres qui m'excuseront certes de ne pas connaître leur nom. Nos copains du Bataillon trouveront ici quelques photos de camarades blessés et ils comprendront par là que malgré tout (et ce pour me contredire moi-même que l'hôpital de L... est un petit paradis où l'on séjournerait volontiers bien longtemps.

Mais notre devoir nous commande de le quitter au plus-tôt pour retrouver nos camarades et reprendre le combat avec eux.

Que les camarades Lorenzo, Pépé et le personnel de cet hôpital trouvent ici le témoignage de notre grande reconnaissance.

PIERRE MARCHAL

DIANA. Artes Gráficas.-Larra, 6.-MADRID